

le nom de son mari et celui de ses enfans. Elle en avait plusieurs ; j'en ignore le nombre ; elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très extraordinaire que la margrave Sibylle. On venait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisir, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu*. Tous ces avantages, joint à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques uns en moururent, il y en eut qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'envenimait. Le lendemain ressemblait à la vieille ; elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier, espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre. L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinèrent ; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent en naissant, les oiseaux chantèrent, la nature fit de la courtoisnerie ; la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier ; elle salit ses souliers de satin et ses robes à queues, et prit plaisir à hâler ses belles mains au soleil ; il l'*ennuyait* de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, son altesse, ayant fini avec les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler les nouveaux appartemens. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fût, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de madame Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle sougea aux sièges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection ; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui *les bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissemens les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre

ces capricieuses fantaisies. Hélas ! après l'hiver l'ennui revint encore.

Que faire ? mon Dieu ! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer !

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cent louis et ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant ; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre ! il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave ; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

— Oh ! oh ! se dit-elle, cela sera peut-être amusant !

Et appelant un de ses chambellans, elle ordonna au comte de Hauenzer de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour la belle Sibylle, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à mademoiselle de Freyberg, la fille d'honneur ; leurs familles désiraient cette union qui allait se conclure, lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il eut aperçu la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il l'oublia tout. Grâce à cette belle passion, il souffrirait chacun de son côté jusqu'à ce que le désœuvrement de madame Sibylle changât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine ; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put rester interdit sans trouver une parole. Mademoiselle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive.

— M. le comte, dit la margrave assez haut pour que chacun l'entendit, j'ai nommé ce matin le baron de Falkenstein sous-couverneur du margrave Louis ; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne ; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira ; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais ?

— Jusqu'à présent, Madame, je n'ai pas songé...

— La première fois on gagne toujours, jouez pour moi ; j'ai été très malheureuse ce soir. Essayez-vous là.